

Trésor littéraire cistercien

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, LA LECTIO DIVINA

Lettre aux frères du Mont-Dieu, 120-124

DE L'EXIGENCE ET DU BONHEUR DE LIRE

En quelques lignes très denses, Guillaume exprime ce qu'il considère comme l'essentiel de cet exercice spirituel qu'est la lecture. La lecture, cet acte humain, cet acte d'humanisation, si important en toute éducation pour aider l'homme à cultiver son espace intérieur. Et ainsi à rejoindre le Christ.

J'aime cette page parce qu'elle n'est pas 'pieuse'. J'aime cette page parce que pour parler de la lecture chrétienne de la Bible elle prend appui sur un auteur 'extérieur' (non-chrétien et 'profane'). J'aime cette page, parce qu'elle nous invite, à son exemple, à élargir nos perspectives et à dialoguer avec la culture environnante pour rendre compte de ce que nous faisons lorsque nous lisons la Bible. Tant d'articles ou livres contemporains sur la lectio divina me déçoivent : la lecture de la Bible y apparaît tellement désuète, on ne trouve pour en parler que des auteurs du passé, que l'on répète à qui mieux mieux. Paresse ? Peur ? Alors que la culture d'aujourd'hui offre tant de ressources vives pour rendre compte de notre lecture aimante des mots... et du Verbe.

Je lisais récemment cette phrase de Saint-Exupéry : « De correction en correction je marche vers Dieu¹. » Je me suis surpris à me la répéter intérieurement en faisant à partir d'elles quelques variations.

¹ Citadelle, ch. 103. Je cite ici en entier ce chapitre tout bref : « – J'ai écrit mon poème. Il me reste à le corriger. » Mon père s'irrita : « Tu écris ton poème, après quoi tu le corrigeras ! Qu'est-ce qu'écrire sinon corriger ! Qu'est-ce sculpter sinon corriger ! As-tu vu pétrir la glaise ? De correction en correction sort le visage, et le premier coup de pouce était déjà correction au bloc de glaise. Quand je fonde ma ville je corrige le sable. Puis corrige ma ville. Et de correction en correction, je marche vers Dieu. »

Ainsi, par exemple, je puis dire : de traduction en traduction je marche vers Dieu. Ou : de lecture en lecture je marche vers Dieu. Ou encore : de lecture en relecture, je marche vers le Christ. Diverses manières d'approcher la 'divine lecture', la lecture qui conduit à Dieu.

C'est d'ailleurs une pareille expérience qu'il m'a été donné de faire une nouvelle fois en relisant et retraduisant cette page de Guillaume. Je me suis appuyé sur une traduction existante², mais je l'ai corrigée, je l'ai remaniée – comme je le fais toujours lorsque je veux m'approprier un texte, en devenir le familier et l'intime, nouer avec lui un rapport d'hospitalité et l'accueillir vraiment en moi. Ainsi, lisant et relisant, remettant cent fois sur le métier mon ouvrage – de lecture en relecture, de traduction en traduction, de correction en correction – je me suis trouvé plus unifié, par la grâce même de la lecture : car celle-ci change le lecteur, elle le transforme, le convertit. Elle centre son attention sur le texte, elle le centre sur lui-même en train de lire, elle le centre sur l'autre présent dans l'altérité du texte, elle le centre ainsi sur le Verbe présent dans les paroles de l'auteur.

En un premier temps, je propose ici ma propre traduction (je devrais dire mon essai de traduction, car l'acte d'hospitalité que constitue une traduction n'est jamais achevé), accompagnée de quelques notes au fil du texte. Puis, j'attirerai l'attention sur la présence en filigrane du vieux Sénèque. Pour ensuite me référer en contrepoint à deux textes contemporains.

*
* *

120. À des heures déterminées, il faut s'adonner à une lecture déterminée. Car une lecture occasionnelle, sans suite et comme trouvée par hasard, loin d'être structurante pour le cœur³, le jette dans l'instabilité. Accueilli à la légère, le texte disparaît de la mémoire avec plus de légèreté encore. Il faut au contraire demeurer auprès de maîtres déterminés⁴, et le cœur doit se familiariser avec eux.

² Traduction de J.-M. DÉCHANET, (Sources Chrétiennes 223) Cerf, 1975, p. 238-241.

³ Animus : ce mot revient quatre fois dans ce passage, j'ai choisi de le traduire par cœur, au sens du centre intérieur de la personne. (Âme serait ici trop restrictif, le latin est animus, et non anima.) Il s'agit de l'intériorité, de l'espace intérieur de la personne. On pourrait traduire aussi esprit.

⁴ Nous avons trois fois l'adjectif certus, que j'ai traduit trois fois par le français déterminé. On pourrait dire aussi précis, ou fixe, ou défini. Le mot se trouve en la Règle de saint Benoît, lorsqu'elle traite de l'horaire bien défini, bien précis, qui répartit et détermine le temps du travail et le temps de la lecture (ch. 48).

121. C'est en effet dans l'esprit même qui a présidé à leur formation que les Écritures⁵ demandent à être lues, et pareillement aussi à être comprises. Jamais tu n'entreras dans la pensée de Paul, tant que par une attention suivie à le lire et une application assidue à le méditer tu ne te seras imprégné de son esprit. Jamais tu ne comprendras David, tant que par ta propre expérience tu n'auras pas revêtu les sentiments mêmes des psaumes. Et ainsi des autres auteurs. Quel que soit le livre de l'Écriture, il y a autant de distance entre sa lecture studieuse et un simple survol⁶ qu'entre une amitié et une rencontre de passage, ou entre un lien de convivialité et une visite occasionnelle.

122. Mais il faut aussi chaque jour prélever de la lecture quotidienne⁷ quelque passage pour le confier à la panse de la mémoire ; un passage que l'on assimilera avec plus de soin et qui, rappelé à la bouche, sera plus longuement ruminé⁸ ; un passage qui soit plus en rapport avec notre projet de vie, qui soutienne notre attention, et retienne le cœur de toute dispersion en le rendant insensible aux pensées vagabondes.

123. De la lecture suivie, il faut puiser un élan affectif⁹ et former une prière qui interrompe la lecture. Pareille interruption gêne moins le cœur qu'elle ne le rend aussitôt plus lucide pour entrer dans l'intelligence du texte.

124. La lecture se met au service de la visée profonde. Si dans la lecture c'est vraiment Dieu que cherche le lecteur¹⁰, alors tout ce qu'il lit collabore avec lui dans ce but ; la pensée du lecteur captive et soumet au Christ toute son intelligence du texte. Mais s'il s'écarte de ce but recherché, sa visée entraîne tout avec elle et il ne trouve alors dans les Écritures rien de saint, rien de bon qu'il n'arrive, par vaine gloire, perversion du sens ou mauvaise intelligence, à faire servir à sa propre malice ou vanité. C'est que, en

⁵ Non pas n'importe quel livre, comme certaines traductions l'induisent. Guillaume parle explicitement des Écritures bibliques. Les exemples cités proviennent tous de la Bible : Paul, David, etc.

⁶ Littéralement : « entre l'étude et la lecture ». *Lectio* opposé à *studium* est ici compris dans un sens négatif : une lecture rapide, occasionnelle, sans profondeur.

⁷ Remarquons l'insistance : *cotidiana*, *cotidie*

⁸ L'image de la rumination se révèle précise : une bouchée déjà emmagasinée dans la panse est rappelée jusqu'à la bouche, où elle est alors longuement mastiquée et triturée, de façon à en favoriser l'assimilation du suc nutritif.

⁹ *Affectus*.

¹⁰ Allusion à la Règle de saint Benoît, chapitre 58. Ce qui est principalement requis du candidat à la vie monastique pour son admission au monastère est ici exigé en toute lecture. Que ce soit globalement pour toute ma vie, que ce soit en tel exercice ponctuel de mon quotidien, tout est toujours et partout subordonné à une même exigence : chercher Dieu.

toutes les Écritures, le b.a.ba de la sagesse pour le lecteur consiste en une attention pleine de respect envers le Seigneur : en cette crainte respectueuse s'affermir d'abord l'intention du lecteur, et peuvent alors se donner de manière cohérente l'intelligence et le sens de l'ensemble du texte.

*

* *

L'un des chemins pour comprendre un texte consiste dans l'étude de ses sources. On pourrait donc regarder de près les citations et allusions bibliques de ces lignes, comme aussi ses références à la tradition monastique : Règle de saint Benoît, Cassien, etc. Ce travail est suggéré par les notes des Sources Chrétiennes. Mais on y trouve aussi trois renvois aux Lettres à Lucilius du philosophe latin, Sénèque (mort en l'an 65 de notre ère). Il vaut la peine de s'arrêter à ce fait : un moine chrétien voulant donner à des moines des conseils sur la manière de lire la Bible se trouve de plain pied avec la sagesse d'un philosophe non chrétien. Ce constat peut nous inspirer aujourd'hui, nous qui de tant de manières sommes requis pour le dialogue des cultures ou le dialogue interreligieux. La *lectio divina* n'est pas spécifique aux moines, ni aux chrétiens. Nous gagnons à percevoir que ses racines sont communes à tout humain qui s'engage sur un chemin d'intériorisation¹¹.

Il n'entre pas dans notre propos de mener ici une étude fouillée sur ce point. Qu'il nous suffise de noter qu'il s'agit de bien plus que de quelques citations faites en passant. On perçoit que Guillaume a réellement assimilé la pensée de Sénèque sur la lecture, qu'il se l'est appropriée. On pourrait dire qu'il a lu Sénèque comme il conseille de lire la Bible : il s'est familiarisé avec Sénèque, cela n'a pas été pour lui simple rencontre occasionnelle et de passage, mais il a tissé avec le philosophe latin un lien d'amitié, il se l'est intériorisé, au point que les mots reçus de lui se coulent pleinement et harmonieusement en sa propre pensée. Les deux idées forces qui proviennent du Sage sont d'une part, qu'il ne faut pas vagabonder en ses lectures, mais les choisir et les approfondir, pour qu'elles soient réellement profitables (§ 120-121) ; d'autre part, qu'il est bon de choisir chaque jour une citation appropriée qui mobilisera et centrera notre attention (§ 122).

¹¹ Il serait intéressant pour tout qui s'intéresse à la *lectio divina* de lire Une histoire de la lecture, de l'argentin Alberto MANGUEL (Actes Sud, 1998). George Steiner a qualifié ce livre de « lettre d'amour à la lecture ».

Voici, par ailleurs, le texte d'un théologien contemporain, J.-P. Josua : il parle non de lectio divina, mais tout simplement de la lecture de la poésie, distinguée de la lecture du roman¹². Mais nous pourrions aisément percevoir les affinités avec le propos de Guillaume, notamment en relevant les trois adjectifs qui caractérisent cette lecture : lente, répétitive, globale. De part et d'autre aussi la lecture requiert du lecteur attention et don de soi, pour qu'il se laisse toucher affectivement et qu'ainsi puisse s'ouvrir à lui 'le monde du texte' (Ricœur). Enfin, nous serons attentifs au lien explicitement proposé entre la lecture de la poésie et la lecture des textes sacrés et mystiques.

Il me faut dire un mot du lecteur de poésie, que j'ai peu à peu appris à devenir, à mes heures. Il n'est pas toujours le même que le grand lecteur d'essais ou de romans et, s'il veut jouer sur les deux tableaux, il lui faut changer de rythme. La poésie ne s'ouvre à vous que si vous l'absorbez de façon lente (un poème ou une page ou deux à la fois, peut-être à haute voix), répétitive (en revenant souvent aux mêmes œuvres et si possible en les apprenant par cœur), et globale (en fréquentant les autres écrits du même poète ou d'autres textes du même genre, et en ne méprisant pas les commentaires). Dans la poésie moderne, surtout, les mots qui cristallisent l'intuition et se relient les uns aux autres, les thèmes récurrents, les images surprenantes demandent à être repérés, apprivoisés, reliés à un ensemble ; ici, rien ne se produira sans une attention et une fidélité où il faut apporter beaucoup de soi-même. Alors s'ouvriront pour nous les replis d'un cœur déchiré et fasciné par la beauté, dont nous découvrirons qu'il eût pu être le nôtre ; la vision d'un univers autre, inimaginable et pourtant tissé avec le réel que nous connaissons ; le pressentiment et la pensée d'une plénitude de splendeur et de joie, accomplie dans un ailleurs ou advenant au sein de ce monde. La poésie se lit à la façon d'une œuvre mystique ou d'un texte sacré – et qu'est l'une, si elle n'est un peu l'autre, qu'est l'autre, si elle n'est un peu la première ?

Pour ouvrir une dernière piste de réflexion, je ferai écho à quelques vers d'un poète portugais, Eugénio de Andrade, et laisserai retentir la question qu'il a jetée en moi comme un ferment¹³ :

Qu'as-tu fait des mots ?
 Quels comptes rendras-tu de leurs voyelles (...)
 Et que leur diras-tu des consonnes (...)
 Que leur diras-tu, quand
 ils s'inquiéteront auprès de toi des minuscules
 semences qu'ils t'avaient confiées ?

¹² La beauté et la bonté, Cerf, 1987, p. 88-90.

¹³ Matière solaire, Poésie/Gallimard, 2004, p. 72.

Qu'as-tu fait des mots ? J'entends la question chez d'autres poètes aussi : Quelle est donc la qualité de tes rapports avec les mots ? Les as-tu estimés ? Les as-tu respectés ? Et surtout, surtout, les as-tu aimés ? Et j'entends chez Jésus semblable insistance : as-tu été une bonne terre... pour mes mots, ces mots semés en toi par le Semeur, ces mots reçus de ton entourage, de ta culture ? Ces mots ont-ils pris racine en toi, ont-ils fructifié, sont-ils devenus féconds ? As-tu été un bon auditeur de la parole, as-tu gardé en toi les paroles entendues, les as-tu protégées, as-tu veillé sur leur croissance ? As-tu été un bon lecteur, as-tu vraiment lu, as-tu vraiment accueilli au plus profond de toi ces mots que tu lisais ?

As-tu été un bon ruminant ? Ces mots que tu as broutés, que tu as trouvés ici et là, les as-tu mâchés, mâchonnés, assimilés à ta propre substance ? T'ont-ils fourni un accroissement d'être ? Les mots des ancêtres, les as-tu faits tiens, les as-tu habités, les as-tu apprivoisés, te les as-tu acclimatés avec respect ? T'es-tu efforcé de recueillir toute la vieille sève de vie qu'ils ont transmise jusqu'à toi ?

Les mots ! Leur as-tu donné ton attention, t'es-tu prêté à leur dynamisme, t'es-tu laissé conduire par eux là où tu ne savais pas, sont-ils vraiment devenus en toi organes d'un sixième sens, têtes chercheuses explorant l'inconnu du monde ?

Qu'as-tu fait des mots, toi, le moine, toi qui par vocation – et, oserais-je dire, par délégation de ton peuple – as été désigné comme berger des mots ? Chargé de veiller sur la vie qu'ils portent en eux. As-tu fait de ton cœur une arche et un berceau pour les mots, afin de sauver les mots, et avec eux sauver l'intériorité des êtres ? As-tu vécu en ami des mots, en ami du verbe, en ami de Dieu ?

Souviens-toi : au commencement était la parole, était le langage. Profusion de mots. Jetés sur la terre, jetés en terre. Semés pour un accueil, une germination, une fructification. Qu'as-tu fait des mots ? De leurs minuscules semences qu'ils t'avaient confiées ? Qu'as-tu fait du Verbe de Dieu, de ces mots qu'il a semés à tous vents sur la terre et dans les cœurs humains ? Toi, qu'en as-tu fait ? Leur as-tu confié ton espace intérieur ? Leur as-tu confié ton corps, t'es-tu fait par toute ton existence un espace d'accueil pour ces semences de vie ?

Réponds ! Tu en es responsable.